

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 2 (1907)

Heft: 75

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : la dévine des Robisquet

Autor: Gaell, René

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La Science à Lourdes

Au moment où les pèlerinages de Lourdes recommencent, ce n'est pas sans intérêt de signaler les curieuses observations du docteur Baraduc. Il y a deux ans il faisait un cours de biologie générale dans l'amphithéâtre Cruveilher à la Sorbonne ; il abordait résolument ce délicat problème. Il a poursuivi ses expériences depuis.

Le docteur Baraduc a tenté, au point de vue médical l'expérimentation des forces préternaturelles qui, du commun avis des théologiens, des philosophes, et des savants entrent nécessairement en jeu pour produire le phénomène miraculeux, forces intermédiaires entre le plan surnaturel inexpérimentable et le résultat physique visible.

La technique expérimentale a consisté à exposer, là où le phénomène, avait chance de se produire, des plaques photographiques préalablement soustraites à toute pénétration des rayons solaires par une double enveloppe de papier radiographique. Toutes les plaques employées furent impressionnées et donnèrent un triple résultat : d'une part, des formes à la piscine, un ruban fulgurant au passage du Saint Sacrement. Toutes les autres plaques accusèrent sur la face sensible présentée à l'espace, la chute d'une force de forme globulaire très nette sur laquelle le docteur Baraduc insiste particulièrement. Il l'a en effet expérimenté antérieurement, d'une manière identique, bien qu'en bien moindre quantité, sur des malades guéris par la prière.

Cette force est extrinsèque, indépendante,

ainsi qu'il ressort des recherches de ce médecin et surtout de l'examen des clichés, et de leur comparaison avec l'impression toute différente que donnent d'autres forces qu'il a trouvées dans l'atmosphère périphérique à l'homme. Les photographies obtenues à la procession et dans la piscine écartent d'ailleurs toute idée de radioactivité personnelle dont l'empreinte serait tout autre. En outre, les pèlerins soat en prière « *invocatrice*, ils induisent, ils attirent » il appellent la cure sur les malades.

Une coaclusion selon lui s'impose : c'est que Lourdes n'est pas une question d'autosuggestion, ni d'émanation psychique des pèlerins, encore moins une mystification. C'est une force qui se présente sous une forme globulaire de substance mentale appartenant aux espaces libres intersidéraux, au plan des causes secondes, du préternaturel expérimental, laissant dans le mystère et l'inconnu scientifique l'origine de cette manifestation sidérale que notre foi nous permet de rapporter à un plan supérieur : plan de Providence de la Vierge Marie.

Evidemment la nécessité de reprendre et de contrôler ces expériences s'impose. Du reste, le docteur Baraduc y invite lui-même, en demandant à Lourdes un laboratoire qui en même temps qu'il livrerait à la science des moyens de guérison jusqu'ici insoupponnable lui offrirait un champs d'expérience unique, lui permettant d'observer les forces qui s'échangent entre le ciel qui donne et la terre qui implore.

La proposition est curieuse, et nous sommes là sur un terrain nettement scientifique.

Faut-il rappeler l'intéressant mouvement de protestation soulevé, en France parmi

celle à tout le quartier. Ils disaient à leurs amis :

— Cet été, quand nous serons à Royan...

C'était, pendant trois mois, une gigantesque obsession. Puis l'empêchement traditionnel apparaissait. On bougonnait un peu, mais l'on finissait toujours par se dire :

— Eh bien ! ce sera pour l'année prochaine !

Mais, dans le quartier, l'histoire fabuleuse des Robisquet aux bains de mer était devenue légendaire. On les comparait irrespectueusement à ces vieilles armes toujours chargées qui ne partent jamais. Et c'était maintenant une habitude, chez les gens du voisinage, de dire à ceux qui formaient des projets invraisemblables :

— Vous ferez comme les Robisquet !

Un jour, enfin, il se fit un remue-ménage sans pareil au numéro 37 de la rue de la Perche. Cette fois, les marchands de chandelles se mobilisaient. Trois malles furent

les médecins, par le docteur Vincent de Lyon. Près de 5000 de ses confrères ont protesté nominalement contre la fermeture de Lourdes en se plaçant au seul point de vue de la conscience et de l'hygiène.

L'affaire de M. Rotibal

M. Rotibal n'était pas aimé dans son quartier. Ce n'était cependant ni un citoyen bruyant, ni un voisin irascible, ni un locataire gênant ; il ne se mêlait pas aux manifestations anarchiques, supportait patiemment les galopades de jeunes centaures en herbe qui caracolaient au-dessus de sa tête, et écoutaient d'une oreille résignée la *Dernière pensée de Weber*, massacrée régulièrement par les petites élèves du cours situé au-dessous de lui ; enfin, il ne dérangeait jamais sa concierge passé 8 heures et ne réclamait jamais son courrier en retard, vu qu'il ne recevait jamais de lettres. Il payait exactement son terme, ne lésinait pas pour les étranges, ne discutait jamais les notes de ses fournisseurs et ne refusait jamais un petit sou à un pauvre.

Physiquement, il n'était pas plus déplaisant qu'un autre ; ni beau, ni laid, ni jeune ni vieux, ni grand ni petit ; au temps lointain des passeports, son eût très probablement résumé son signalement par ce mot : *insignifiant*, justifié par toute sa personne, sauf lorsqu'il était ses lunettes bleues derrière lesquelles s'abritaient deux yeux vifs, perçants, scrutateurs et fureteurs, qui devaient faire l'inspection d'une conscience

chargées sur un siacre. Madame apparut au seuil de la maison avec un assortiment de parapluies, d'ombrelles à n'en plus finir. Monsieur suivit, flanqué de deux énormes sacs de voyage.

Dans toute la rue, ce fut comme une traînée de poudre. Les Robisquet s'en vont !

Et, de fait, les Robisquet s'en allaient.

On était au 13 août 1905. Sept heures venaient de sonner aux horloges de la capitale.

— Cocher, gare Montparnasse ! cria Robisquet d'une voix retentissante.

Le pavé gronda sous les roues et la voiture disparut dans le grand mouvement de Paris.

En route pour Royan.

Dans un wagon de troisième classe, par une chaleur qui devient tropicale, 8 heures du matin, tandis que le rapide court vers Chartres à soixante-dix kilomètres à l'heure.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{er}

La déveine des Robisquet

par René GAELL

Cette fois, c'était décidé. M. et M^{me} Robisquet partaient pour les bains de mer. Depuis 1890, ils rêvaient de s'offrir une saison, mais chaque année, le projet éclatait vers avril, avec les premières fleurs, rataté régulièrement vers la fin de juillet. Toujours des bâtons dans les roues. Tantôt, c'était le commerce qui les retenait vissés au logis — car ils étaient marchands de chandelles, gros et détaillés — tantôt, c'étaient les rhumatismes, tantôt la bourse, tantôt d'autres histoires encore qu'il serait trop long de conter ici.

Et, chose bizarre, tous les ans les Robisquet se persuadaient que cette fois c'était sérieux. Alors ils faisaient part de la nou-

aussi rapidement que celle d'une boîte à bouquins.

Car M. Rotibal était bouquinier, bouquinier fervent et convaincu. Comme M. Xavier Marmier, il connaissait tous les bouquinistes du pont Saint-Michel au pont d'Austerlitz ; comme Octave Usane, il eût pu écrire une *Physiologie des quais de Paris* ; comme Pierre Véron, *Le Royaume du bouquin*, et son modeste appartement regorgeait de volumes en plus ou moins bon état qui, d'après les théories microbiennes, devaient receler dans leurs pages maculées les germes de toutes les maladies et conduire leur propriétaire au tombeau. Mais il n'en avait cure, n'ayant jamais appelé un médecin de sa vie et n'ayant jamais ouvert un de ces redoutables dictionnaires où, d'après leur description détaillée, l'on se reconnaît généralement atteint de toutes les affections mortelles.

Ce genre de littérature n'intéressait aucunement M. Rotibal qui se complaisait surtout aux romans policiers ; Gaboriau en particulier était son auteur de chevet ! Il se passionnait pour ces chercheurs de pistes qui arrivaient à dénouer les imbroglios les plus invraisemblables et était devenu lui-même d'une jolie force, devinant le coupable, malgré les apparences trompeuses combinées à dessein, avec un flair de Peaux-Rouges. Dans *L'Aventure de M. Piedouche*, il avait découvert sans hésiter le nom de la femme sans tête, et dans le *Crime d'Orcival*, il avait prononcé dès les premières pages :

— L'assassin, c'est la victime !

Verdict moins contestable que celui de bien des juges.

M. Gackal partait de cet aphorisme :

— Cherchez la femme.

M. Rotibal, avec son expérience du roman judiciaire, formulait cette opinion :

— Cherchez la piste où il n'y en a pas.

Et il ne se trompait guère.

Les beaux crimes l'enthousiasmaient ; il avait la collection des causes célèbres, de la Pommeraie et M^{me} Lafargue à Dauval, Billoir, Pranzini, etc., et vivait tellement dans la familiarité de ces personnages, qu'il en oubliait à peu près ses semblables, avec lesquels il n'échangeait pas dix paroles dans une semaine. S'il eût habité le faubourg Saint-Germain, la chaussée d'Antin ou les boulevards, la chose n'eût pas eu grand inconvénient ; en ces lieux fortunés

..... d'être un original, on a la liberté ;

— Ouf ! quelle chaleur ! gronda Robisquet.

— Oui, quelle chaleur ! gémit sa tendre épouse. C'est égal, cette fois nous y sommes. Et les voisins qui se moquaient de nous ! Quel mal ils ont fait, les Patisseau, les Tournebize, les Gourgand ; ils en seront malades, les jaloux ! Ça ne peut jamais voir les autres heureux sans se tourner les sangs !

Robisquet, l-i, trouve absolument inutile de casser du sucre sur la tête de ses indigènes voisins. Il sent déjà la douce somnolence l'envahir. Il ferme les yeux pour jouir, dans un rêve, avant la réalité, des merveilles de Royan, la ville merveilleuse, avec plages admirables.

Mais sa femme, elle, ne s'endort pas. Tant de bonheur la tient éveillée.

Dans le coin d'en face, un Monsieur très jeune, l'air respectable, quoique décoré, lit son journal.

M^{me} Robisquet, s'approchant doucement, l'air candide. — Vous connaissez Royan, Monsieur ?

Le Monsieur décoré, levant les yeux par

mais il avait ses pénates dans le voisinage de Saint Louis-en-l'Île, petite province dans Paris, où les rues étroites, les boutiques nombreuses, le commerce stagnant favorisent la surveillance des faits et gestes de chacun, sans compter que la vue de la Morgue toute proche stimule les imaginations les plus paresseuses. Là encore, le moindre événement, mariage, enterrement, vol, assassinat, provoque de longs conciliabules sur le pas des portes, et quand M. Rotibal, préoccupé par un problème, passait au milieu des groupes en touchant distraitemen son chapeau, les commères le suivaient d'un regard défiant...

Bref ! M. Rotibal n'était pas aimé dans son quartier.

Ce matin-là, une grande agitation régnait devant la demeure du paisible bourgeois ; sa concierge pérorait, les femmes s'indignaient, les hommes ricanaien....

Pour la première fois, depuis plus de trente ans, M. Rotibal avait découché.

— A qui se fier, je vous le demande, un locataire si rangé... un peu en dessous, c'est vrai ! mais enfin, chacun son idée, n'est-ce pas ? Il n'aimait pas à causer de ses affaires, c'était bien son droit. Hier soir, il m'a demandé le cordon vers les minuit... c'était déjà pas clair... et ce matin, quand j'ai monté son pain et son lait comme à l'ordinaire, j'ai trouvé visage de bois.

— Il n'avait pas reçu de visite ?

— Si, un jeune homme brun qui est ressorti avec lui, je crois.

— Pourvu qu'on ne l'ait pas assassiné.

— Dites pas ça ! Un assassinat dans la maison ! J'en aurais les sangs tournés !

Ça serait toujours pas dans la maison puisque vous l'avez entendu sortir... Vous ne connaissez pas son compagnon ?

— C'était la première fois qu'il recevait quelqu'un.

— Hum ! c'est singulier tout de même... S'il ne revient pas d'ici demain, faudra voir à la Morgue.

Le douzième coup tapant à Notre Dame, la digne concierge, assistée de l'épicier du coin, se présenta à la porte du seul établissement hospitalier qui s'ouvre devant le riche ou le pauvre sans différence de rang, d'âge ou de sexe. Quelques spécimens assez peu flatteurs de notre misérable humanité s'étaient sur les dalles, sous les regards curieux de petites ouvrières, marmots en ballade, oisifs en quête d'émotions.

dessus son binocle. — Un peu, Madame. M^{me} Robisquet à son mari. — Dis donc, Nestor, Monsieur connaît Royan.

Robisquet. — Ah ! Monsieur connaît Royan ?

Le Monsieur décoré, toujours digne. — J'y vais tous les ans. Vous aussi peut-être ?

M^{me} Robisquet. — Oh ! nous, c'est la première fois.

Le Monsieur décoré. — Belle année, Madame, pour voir Royan. Temps superbe, monde élégant. Le Tout-Paris des eaux, quoi !

M^{me} Robisquet. — Vraiment, le Tout-Paris ! Et vous y allez, Monsieur ?

Le Monsieur décoré. — Moi ? Oui, mais le mois prochain. En ce moment, les affaires...

Robisquet. — Ah ! oui, les affaires. Il y a bien longtemps qu'elles nous empêchent de bouger, nous aussi. Et vous êtes commerçant, Monsieur ?

Le Monsieur décoré. — Parfaitement.

Robisquet. — Quelle partie ?

Le Monsieur décoré. — Le grand commerce.

Parmi ces morts, les uns attendaient depuis de longs jours que l'on mit un nom sur leurs restes anonymes, devant lesquels habitués et garçons passaient indifférents ; d'autres, en leurs qualités de derniers arrivés, provoquaient l'intérêt et les commentaires.

Parmi ceux-ci, un noyé, dont la tête, fracassée contre les arches d'un pont sans doute, était réduite en bouillie, captivait l'attention : il ne serait pas facile à reconnaître, et ses vêtements seuls pouvaient fournir un indice...

Soudain, une voix de fausset s'écria :

C'est le pardessus marron de M. Rotibal. Rien ne ressemble plus à un pardessus marron qu'un pardessus marron, surtout lorsqu'il sort d'un magasin de confections. M^{me} Planchel n'en affirmait pas moins énergiquement que c'était celui de son locataire, et, en l'absence de toute autre piste, le commissaire accueillit favorablement ses déclarations. En conséquence, il se transporta avec un serrurier au domicile de la victime supposée et achevait la perquisition des lieux et l'audition des témoins halepants et diserts, quand une voix discrète s'éleva pour demander :

— Pardon, Messieurs ; à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

Et M. Rotibal, une valise à la main, partit sur le seuil, passablement surpris de l'envahissement de son appartement, mais encore moins que les intrus de l'y voir rentrer.

— Comment, c'est vous ?

— Vous nous avez fait une belle peur !

— On ne dérange pas la police comme cela !

Les exclamations se croisaient, dépitées, dédaigneuses, irritées ; le commissaire était furieux, les voisins vexés, la concierge indignée. Ces gens qui, tout à l'heure, s'apitoyaient si sincèrement sur la pseudo-victime, lui n'avaient même pas le temps de leur bénévolie.

— Vous auriez bien pu prévenir !

— On n'inquiète pas tout un quartier !

— C'est une fumisterie de mauvais goût !

— Où étiez-vous donc allé, Monsieur ?

— Mais où j'avais affaire, probablement, répondit M. Rotibal en souriant.

— Il se moque de la justice !

— Cet homme-là est faux comme un jeton !

— Il y a quelque chose là-dessous !

M^{me} Robisquet. — Nous, nous sommes dans les chandelles.

Le Monsieur décoré. — Tiens ! Et moi dans les bougies...

Robisquet. — Comme on se rencontre !

Le Monsieur décoré. — Vous parlez d'un M. Patisseau tout à l'heure ; il me semble connaître ce nom-là. C'est un voisin ?

M^{me} Robisquet. — Oui, et un ami.

Le Monsieur décoré. — Ah ! et vous dormez ?

Robisquet, flatté. — Rue de la Perche, 37.

Le Monsieur décoré. — Ah ! tiens ! je connais cette rue-là très bien.

Robisquet, intrigué. — Et je vois que Monsieur, quoique tout jeune, est déjà décoré.

Le Monsieur décoré, modeste et dégagé. — Oui, pour avoir trouvé la nouvelle bougie en aluminium.

Robisquet, qui n'a jamais entendu parler de cette bête-là. — Ah ! diable ! en aluminium ?

(A suivre.)

— Et votre pardessus marron, où est-il donc ? observa M^{me} Planchel en examinant son mac-farlane à carreaux.

— Ne vous en occupez pas, je l'ai échangé pour celui-ci.

Elle le considéra un instant d'un air soupçonneux.

— Je jurerais pourtant mes grands dieux que c'est bien celui de la Morgue, marmottait-elle.

Le commissaire dressa l'oreille, et, relisant son rapport avec attention :

— Voudriez vous me donner quelques éclaircissements nécessaires, Monsieur ?

— Sur quoi, Monsieur le commissaire ?

— Sur l'emploi de votre temps depuis deux jours, la personne que vous avez rencontrée avec laquelle vous êtes sorti et sur l'échange de votre pardessus ?

— Pardon, Monsieur, interrogea poliment M. Rotibal, mais en quoi cela peut-il vous intéresser ?

— Cela peut intéresser la justice, Monsieur, et je vous engage à répondre sans réticence.

— Serais-je donc accusé de quelque crime ? Je croyais en être seulement la victime à vos yeux.

— La victime est quelquefois le meurtrier.

— Puissamment raisonnable, Monsieur le commissaire ; c'est la donnée d'un des meilleurs romans de Gaboriau.

— Enfin ! voulez-vous répondre ?

— Pas le moins du monde.

— Parce que ?

— Parce que ça ne me plaît pas, tout simplement.

Il y eut une sensation prolongée.

— C'est lui !

— Il avoue !

— Il a assassiné l'autre !

— Pour lui voler son pardessus !

— Et son portefeuille !

La rumeur enflait, grossissait, se prolongeait jusque sur l'escalier ; dans la rue, des groupes se formaient, des voix glapissaient.

Sévère, le commissaire admonestait le bonhomme qui avait été son mac-farlane et sa casquette de voyage pour revêtir un vêtement d'intérieur et se coiffer de sa calotte.

— Prenez garde, Monsieur, cette affaire n'est pas claire et votre silence la rend encore plus louche ; si vous vous obstinez, je serai forcé de vous mettre en état d'arrestation.

— Ne vous gênez pas.

— Le juge d'instruction saura bien vous faire parler.

— Ça, c'est une autre affaire.

Et comme l'on faisait avancer un fiacre à son intention, pour le soustraire à la vindicte populaire, il jeta un regard d'adieu à ses chers bouquins, et, philosophe, il suivit les agents en murmurant :

— Cette fois, ce sera un roman vécu.

(A suivre.)

L'ARMÉE FRANÇAISE jugée par un général allemand

Le général Keim, président du comité central de la Ligue navale d'Allemagne, dont on se rappelle les discours violents contre la France prononcés à Essen et à Cologne, publie dans le journal *Der Tag*, sur la question du désarmement, un article dont nous donnons quelques passages.

Le général Keim croit qu'un désarmement partiel ne pourrait profiter qu'à la France comme puissance territoriale et à l'Angleterre comme puissance maritime.

— La France, ajoute-t-il, depuis l'application de la loi sur le service de deux ans, ne peut plus, sur le pied de paix, avoir un effectif de troupes équivalent à celui de l'Allemagne. Le but que poursuivent tous les hommes d'Etat français, depuis trente ans, de Gambetta à Clemenceau, a été de maintenir cette équivalence des effectifs. L'objet poursuivi est manifeste : il est en rapport étroit avec l'idée de revanche. Comme M. Deschanel le disait l'autre jour, sans embarras : « Entre l'Allemagne et nous, il y a des questions réservées » (en français dans le texte).

Il n'est pas besoin de dire de quelle nature sont ces questions. Mais voici que le rêve de MM. Clemenceau, Deschanel, Picquart, etc., semble condamné à rester un rêve, si l'Allemagne continue à incorporer dans son armée tous les hommes valides de sa population toujours croissante, tandis que la France se dépeuple chaque année davantage.

Les spécialistes des questions militaires en France ont déjà fait remarquer à la Chambre et au Sénat, que dès l'an prochain il ne sera plus possible à la France de maintenir son armée sur un pied de paix de 555,000 hommes. Tout au plus pourra-t-on réunir un effectif de paix de 515,000 hommes.

Aussi a-t-on projeté la suppression des quatrièmes bataillons. De cette manière l'état de supériorité des unités tactiques d'infanterie maintenu artificiellement en France deviendra un état d'infériorité réel vis-à-vis de l'Allemagne. En un mot, la France est arrivée à l'apogée de sa puissance de production en matière militaire.

Petite causerie domestique

Une maladie de saison. — Soins à donner aux chaussures mouillées. — Nettoyage des meubles vernis. — Pour remettre à neuf le linoléum.

Cette année où le printemps s'est décidé assez paresseusement à paraître, il est un malaise des plus fréquents ; nous voulons parler de la courbature.

Le régime hygiénique a été changé quelque peu ; la température varie d'un jour à l'autre, le soleil est brûlant parfois, tandis qu'à d'autres heures un froid humide règne. Autant de conditions excellentes à la production de la courbature. Ce malaise qui n'est en somme qu'une variété de surmenage est caractérisé par une profonde lassitude, de la constipation, de la sensibilité de l'épiderme. La langue est chargée, l'appétit nul, la fièvre vive, la tête pesante. Souvent des douleurs se manifestent chez le sujet dans la région lombaire et dans les membres ; la peau est brûlante, le pouls irrégulier. Cet état dure habituellement de deux jours à une semaine.

Le plus souvent, le mal cède à une cure de repos, ou à une alimentation exclusivement végétale qu'on peut accompagner de bains chauds d'une durée moyenne d'une heure.

Si ce traitement ne suffit pas, on devra mettre le malade au lit et lui administrer des boissons adoucissantes. Il pourra prendre également du lait coupé d'une eau alcaline légère. On pratiquera sur la partie lombaire des applications chaudes. Faire prendre en vingt heures, vingt centigrammes de quinine, et, chaque matin un bon verre de limonade purgative.

En procédant de cette manière, on viendra vite à bout de la courbature qui ne dura alors que quelques jours. Comme voilà recommandable, rien ne vaut à notre avis l'ipécacuanha ou ipéca. Aux enfants, on le donne sous forme de sirop à raison d'une ou deux cuillerées à café, et si le sujet refuse de l'absorber, on use du moyen suivant. On le place sur ses genoux, couché sur le dos, on lui pince le nez et on introduit pendant ce temps la cuillère pleine dans la bouche. Il pourra crier, il n'avalera pas moins le médicament.

Aux grandes personnes on administre de l'ipéca en poudre à la dose d'un à trois grammes délayé dans une grande quantité d'eau tiède. On en fait trois doses qu'on avalera successivement de cinq minutes en cinq minutes, après l'avoir mêlé à un grand verre d'eau chaude ou à une infusion légère de tilleul. Boire après chaque vomissement un grand verre d'eau tiède.

Quand l'effet sera produit, on garde la diète au moins pendant une demi-journée.

* * *

Quelques petits conseils pratiques : parlons des chaussures mouillées, et des soins à leur donner pour éviter qu'elles se recroquevillent. Bourrez-les de papier pour les faire sécher. Ayez soin de ne pas les faire sécher trop près d'un feu ou sur une surface trop chaude parce que le cuir durcirait. Rien ne l'assouplit mieux que l'huile de ricin ; frottez donc les souliers une fois secs avec quelques gouttes de cette huile versée sur un tampon de laine.

Quel est le moyen de nettoyer les meubles vernis ? Je les engage à se servir du très simple procédé suivant : versez dans un récipient quelconque de l'huile de lin et de l'essence de téribenthine, autant de l'un que de l'autre ; mélangez bien, trempez un chiffon dans ce mélange et frottez les meubles avec ; les essuyer ensuite avec un chiffon de laine et n'avoir pas peur de frotter. En renouvelant l'opération plusieurs fois par an, vos meubles seront comme neufs.

* * *

Terminons en nous occupant de la remise à neuf du linoléum que bien peu de personnes savent entretenir convenablement.

Lorsqu'un linoléum est malpropre, lavez-le avec un linge mouillé. Essuyez et laissez sécher. Frottez ensuite avec un linge imbibé d'essence de téribenthine et essuyez de nouveau. Si le linoléum n'est pas usé, il prendra l'aspect du neuf. L'encaustique au contraire rend la surface trop glissante et poisseuse.

L'eau de savon enlève la couleur et le vernis.

Voilà qui n'est pas difficile et qui rendra service à plus d'une.

Menus propos

Le prix d'un nez. — Il est difficile de répondre : sans doute au point de vue de la santé générale, un nez ne vaut pas grand' chose, mais quand il s'agit de gagner sa vie, le dommage est grand.

Et plus grand encore s'il s'agit d'une femme : c'est ce que vient de faire spirituellement remarquer un juge anglais à une femme qui pour un nez cassé, a obtenu 12,500 francs de dommages intérêts.

« S'il s'était agi de moi, a dit le juge en plaisantant, le dommage serait moins grand.